

## **Merci à Éric Toledano et Olivier Nakache pour le film "Hors Normes"**

Voici un film sur l'autisme qui évoque la vie de ceux dont on ne parle pas habituellement, ces personnes autistes qui n'ont pas de talent particulier à faire valoir dans une émission télévisée, qui ne savent pas parler de leur vie si on ne les y aide pas. Ces personnes sont si déroutantes, tellement "Hors Normes", que ce sont les premières à se retrouver victimes du manque de places destinées à l'accueil des personnes autistes. Le premier mérite de ce film est de porter à la connaissance du public, la situation de détresse immense des familles qui se retrouvent seules à tenter de vivre avec leur enfant si particulier, même devenu adulte.

L'idée d'associer à ce type de personnalité hors normes, d'autres jeunes, eux aussi hors normes et en proie à de sévères difficultés, les jeunes en errance sociale, pouvait sembler un peu excessive, en nous sollicitant du côté des bons sentiments. Or, le talent de ce film est d'en faire tout autre chose, et d'ouvrir sur des questions qui concernent notre société de manière beaucoup plus générale :

### **Ce film met en acte une véritable interrogation sur les différentes composantes de la loi**

Ainsi, la loi de la cité est sans cesse mise à mal : tout d'abord par les jeunes autistes qui sont mus par des besoins impérieux infiniment plus forts qu'elle, ou qui souvent, ne l'ont pas intégrée. Elle est mise à mal également par les éducateurs responsables de ces associations, qui pour parvenir à s'occuper de ces jeunes, doivent parfois flirter avec les limites de la légalité.

Cependant, ces institutions ne fonctionnent pas sans référence à une loi : elles se réfèrent à une loi symbolique qui se fonde sur le prix de la parole adressée à l'autre, et de la parole donnée : Les éducateurs parlent aux personnes autistes, cherchent à les rassurer, à les amener à risquer quelque chose au-delà de leurs difficultés, sans jamais imposer. Même lors de moments musclés où un jeune est plaqué au sol pour être contenu, les éducateurs lui parlent, jusqu'à son apaisement, sans injection médicamenteuse. Il y a également la parole donnée au médecin de l'hôpital : "Je vais me débrouiller", dit Bruno. Et puis le poids de cette parole donnée est expliquée par Malik aux jeunes dont il a la responsabilité : leur parole les engage vis-à-vis de ces personnes autistes qui les attendent et comptent sur eux. Il est remarquable que c'est en reconnaissant cette loi symbolique, en respectant l'autre, que ces jeunes en errance vont se constituer une place pour eux-mêmes.

Or ces associations vont se heurter à la législation administrative à travers une inspection par l'IGAS, qui va leur opposer les normes sanitaires : ces institutions, elles aussi, sont hors normes. Menacées de fermeture au nom de la sécurité des personnes accueillies, elles risquent de renvoyer au néant - pour leur Bien - cette population impossible à inscrire dans les cadres normés. Cette mise en tension des exigences de qualité avec le souci de traiter humainement une population que nul ne peut accueillir est très intéressante.

Nous touchons ici aux limites de la pensée évaluatrice, construite sur des critères - présents ou absents - prisonniers d'une logique qui méconnaît la possibilité d'un entre deux, qui donc, génère, elle aussi, de l'exclusion. En somme, l'entre deux, c'est aux inspecteurs de l'IGAS de le ramener, par une interprétation humaniste.

## **Ce film respecte l'ignorance fondamentale que nous avons de l'autisme et de ce que pensent ces personnes qui ne peuvent l'exprimer avec des mots :**

On ne sait pas pourquoi ce jeune autiste vient de donner un violent coup de tête au jeune homme qui s'occupait de lui et avec lequel il semblait établir un lien. C'est en respectant ces lacunes dans le savoir que nous pouvons avancer dans l'accompagnement des personnes autistes.

### **Une autre dimension, en arrière plan de ce film, est celle de la religion.**

Les signes extérieurs d'appartenance religieuse sont manifestes. Une des associations est portée par le judaïsme, le responsable de l'autre association est un musulman pratiquant. La religion catholique semble inapparente, si ce n'est que ce type d'association rappelle, dans ses principes, certaines structures se référant au catholicisme.

Ce qui est intéressant, c'est que ces différences de convictions religieuses ne semblent pas être conflictuelles. Idéalisme, pourrions-nous penser ? Peut-être, mais aussi, pour reprendre une critique de ce film lue dans la presse qui parlait d'une "vision de l'autisme des années 1970", je dirais qu'il ne s'agit pas d'une vision *de l'autisme* des années 70, mais d'une certaine forme de pensée qu'on a effectivement perdue. On se retrouve, d'une certaine manière, parachutés dans une époque où les religions sans être taboues, ne faisaient pas obstacle aux amitiés, une époque où nous étions un peu moins contraints par les normes. Il ne s'agit pas, bien entendu, de souhaiter un retour à ces années où l'autisme n'était pas diagnostiqué, où les parents devaient se débrouiller seuls, souvent en plaçant leur proche autiste à l'hôpital psychiatrique. C'est d'ailleurs contre cela que les associations présentées dans ce film s'engagent au quotidien.

Loin de moi l'idée de prôner un retour à la religion ! Je prendrai les choses à l'opposé : ce film, avec son style d'une autre époque, nous laisse entrevoir que nous avons perdu quelque chose qui concerne la dimension symbolique de la parole, au profit d'une exigence d'objectivité. Peut-être aurions-nous à nous interroger sur ce point, car il semble être en coïncidence temporelle avec le retour du religieux que nous constatons actuellement. Hélas, ce retour du religieux, outre son caractère souvent agressif, ne se fonde plus sur les textes et la valeur de la parole, mais sur des signes visibles qui poussent au communautarisme. Comme je le disais plus haut à propos des inspecteurs de l'IGAS, c'est la lecture des textes et l'interprétation qui ramènent les lois de la parole et évitent l'intégrisme.

Pour conclure, ce film va au-delà d'une mise en lumière de personnes trop souvent oubliées dans notre société, et nous apprend beaucoup sur nous-mêmes. Il ne s'agit pas, comme le laissent entendre certains, d'une instrumentalisation de personnes fragiles, de "faire-valoir d'éducateurs", mais de faire une place en tant que semblable, à des personnes autrement exclues de tous les systèmes. Que ce travail apporte à ceux qui l'entreprennent autant qu'aux personnes accueillies, c'est une réalité dont il n'y a pas à rougir.

Christine Gintz